

# Mè catsette

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 35

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224753>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.



## MÈ CATSETTE<sup>1</sup>

L'autr'hi, ie m'été bin revoué.<sup>2</sup>  
Voliávo modá po lo pridzo.  
— Faut bin lâi allá quauque coup!<sup>3</sup> —  
L'avé doutá mè tsausse ein tridzo<sup>3</sup>  
Po betá mè pe biau z'haillon :  
Gilet retreint, zaka<sup>4</sup> ein grisette  
Ceintráie su lo bourillon,  
Cliiaque que l'a tant de catsette.

Mè seimbliávo práo vert-galan  
Et dein lo meryáo mè vouáitvo,  
Quand ma fema mè dit : — « Bedan!  
T'i revoué po allá ai pive.  
T'a dái bougne deso lè bré  
Qu'on derá práo duve navette.  
Doute dan — l'è portant veré —  
Tot cein que t'a dein tè catsette.

Tè z'haillon pliaquerant bin mí,  
Et ta casaqua et tè tsausse,  
Na pas itre que tant tserdzi  
Quemet ion que s'ein va á noce,  
Quand on váo fére lo monsu  
On ne gonfille pas sè... tserrette.  
On daisse itre á bosson vouaisú.<sup>5</sup>  
Lè z'hommo l'ant tráo de catsette. »

Ne sé pas práo guéro de teimps  
Ma fema m'arái fé clii chaumo<sup>6</sup>  
Que vogná tant mauduameint.<sup>7</sup>  
P'è repondu : « Su tráo bouon hommo  
Po grantenet tè rebriqua.  
A sti momeint, vu min de chetta.  
Lo pridzo sonne, su prissá!  
On revindrà su cliiáo catsette. »

— Tè váo ruminá!<sup>8</sup> que mè dit.  
— « Ruminá? Na. N'ein é pas fauta,  
Seulameint que n'é pas lezi.  
Mè bosson sant pas á ta potta,  
Mà ne porré pas m'ein passá.  
Atant on bosset sein portette,  
Ao bin on mouná sein son sat,  
Qu'on haillon d'hommo sein catsette.

M'ein faut iena po mon motcháo,  
L'autra po mon porta-mouniá;  
Saré bardieu bin vergognáo  
Se mè faillá lo tsampá via.  
La traisiéma est po mon bruleau,  
Cliiaque d'apri po lè motsette.<sup>8</sup>  
Vretabliameint sarái dào biau  
Quand ie n'aré min de catsette!

Ma montra! faut bin la lodzi  
Quauque pá, dein onna capita.  
Lâi faut iena po mon couti,  
Et, po mon grayon, na petita.  
Po la question de mè cliiá,  
Faut láo dzéba<sup>9</sup>, tote toilette  
Que n'aulant pas láo z'einmècliá.  
Te vái se mè faut dá catsette!

Dein ma zaka, mon agenda  
T'int dza onna pucheinta pllièce.  
Mè môdré bardieu bin lè dá  
Se ne mè pèsáve pas pè ce.  
Ora que váio pas tant bí  
Faut ou bosson po mè lenette,  
Sein comptá d'autrè marchandi.  
Te vái se mè faut dá catsette!

Betá dá z'haillon sein bosson  
Sará por mè oquie que cliiotse!  
Atant chátá á recoulon  
Atant vére on móti sein cliiotse,  
On soulon que n'ará pas sái!...  
Má l'è que perdu onn' háoretta  
Et l'autro pridzo l'è passá,  
Salut!... tot cein po dá catsette.

Marc à Louis.

<sup>1</sup> Poches. — <sup>2</sup> Habillé, rechangé. — <sup>3</sup> Triègre. —  
<sup>4</sup> Casaque. — <sup>5</sup> « A bosson vouaisú », les poches vides.  
<sup>6</sup> « Bosson », poche. — <sup>7</sup> Psaume. — <sup>8</sup> Mal à propos. —  
<sup>9</sup> Allumette. — <sup>10</sup> Cage.

## LA BALLE EN CAOUTCHOUC

**L**N dépouillant les papiers de mon ami Pierre, de Bouchery, qu'une fièvre typhoïde venait d'emporter à trente-sept ans, je découvris, enfouis au milieu d'un cimetière de souvenirs, lettres jaunies, fleurs séchées, rubans passés, mèche blonde, un cahier poussiéreux que balafrait une blessure transverse, indice qu'on l'avait voulu déchirer. Pieusement, je l'exhumai et le feuilletai. Il contenait le journal intime du cher défunt : en confidences quotidiennes, toute sa vie inquiète et souffrante y était épandue. Jour par jour, j'ai suivi cette voie douloureuse, et je viens d'atteindre au sommet du calvaire.

Parmi les cruelles étapes qui y sont marquées et décrites avec une effrayante lucidité, il en est une surtout que je juge plus spécialement digne d'être rapportée. Intégralement, sans y rien changer, je recopie cette page sincère où revit tout un drame :

« B., le 8 septembre 1925.  
En Souvenir d'ELLE.

J'ai traîné mon misérable radeau sur la mer des détresses. J'ai mâché ma souffrance avec une patience lugubre. Vainement, je suis revenu, ici, reprendre le labeur intellectuel. Rien ne m'est plus... Rien!

Cet après-midi, que la désespérance semblait crouler sur moi comme un éboulis, je fus errer dans la promenade étagée du quartier Nord.

Combien est-il d'habitants qui soupçonnent le charme propre à ce grand jardin quand le soir, doucement, tombe? La buée violette prise dans le réseau des ramures, les vieilles statues mélancoliques, le jet d'eau terne et plaintif, composent un cadre à souhait pour la majesté du jour mourant.

Dans l'agonie des choses, j'ai retrouvé comme la souffrance intime de ma vie.

Après avoir rôdé par tous les coins de ce parc familial, je suis allé m'asseoir à ma place favorite, sur le banc où je ciselais et reciselais ses initiales aux miennes entrelacées que recouvrait périodiquement la couleur administrative.

Et là, j'ai laissé toute mon existence vécue me revenir par bouffées lentes. D'abord, les heures

uniformes et impersonnelles de l'enfance avec les joies saugrenues et ses paresseuses insoucieuses. Puis, l'acheminement vers la personnalité et, avec elle, la sentimentalité insinuée pour jamais jusque dans mes fibres.

Puis, après cette obscure préparation à la vie du cœur, la subite rencontre avec Elle, l'amour fulgurant conçu pour Elle, la vie radieuse et le somptueux espoir de l'adolescent qui croit en toute chose.

Puis, la virilité une fois venue, l'amour converti en passion délirante, exclusive; l'engagement irrévocable de toute ma destinée.

Puis, l'idylle tournant au drame : la rupture forcée, la dernière entrevue avec l'aimée, mon aveu balbutiant, ma promesse de ne pas rompre à nos yeux, son refus... Oui, le drame, le drame moral...

Puis, le douloureux épilogue : ses brusques fiançailles avec un inconnu ; ma fuite éperdue le soir de leurs noces après avoir assisté, à genoux, devant Dieu, d'un coin obscur de l'église, à la consommation définitive de mon malheur... Et j'éprouvais une sorte de volupté dans l'excès même de la souffrance.

Enfin — oui, enfin! — mon retour dans la capitale, dans la vie ardente avec ses éléments de réalité et de rêve, de philosophie, de droit, de littérature bourdonnant dans ma tête et grouillant sans cesse ; dans la vie immédiate remplie — pour tâcher d'oublier — par l'étude et le travail, par une fermentation continue de la pensée et de l'imagination... Mais, malgré tout, cette obsession ne m'a pas plus qu'ailleurs quitté, cette obsession qui durera autant que moi-même, cette idée fixe, unique, impérative : ELLE...

\*\*\*

Tout à coup, involontairement, ma rêverie s'est infléchie en un autre sens. Après ce retour vers le passé, je me suis pris à interroger le présent.

Qu'est-Elle devenue? Sept ans... Déjà! Est-Elle heureuse?... Et ressemble-t-Elle encore à la femme que j'ai laissée?

Malgré le serment que j'ai fait de ne plus la revoir, de ne jamais chercher à la joindre, en cette minute, un désir fou me brûla de la rencontrer.

Rivés jusqu'alors au sol, mes yeux se levèrent d'instinct et, comme j'étais assis de biais, le coude sur le dossier, ils enfilèrent la rangée de sièges qui prolongaient le mien. A quelques mètres de moi, au bout de l'allée, une femme était assise. A peine l'eus-je regardée, qu'une contraction de mon cœur, brusque, irrépressible, caractéristique, m'avertit qu'indubitablement et par un prodige du hasard, cette femme qui se trouvait là, c'était Elle.

Oui, c'était Elle!

Cambrée un peu, elle lisait. Un souffle régulier faisait onduler la ligne souple de sa gorge; un rayon du couchant allumait des étincelles de cuivre dans ses cheveux blond-cendré. Son profil régulier se découpait sur le fût brun d'un arbre. Je devinais ses grands yeux bleus courant avidement sur les pages du livre et, d'un doigt hâtif, elle préparait, en la froissant, la page à tourner.

Oui, c'était Elle, mais Elle n'était — hélas! —